

Nouveaux Cahiers du socialisme



Marcos Ancelovici, Pierre Mouterde, Stéphane Chalifour et Judith Trudeau, *Une gauche en commun : dialogue sur l'anarchisme et le socialisme*, Montréal, Écosociété, 2019

Kaveh Boveiri

Numéro 23, hiver 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/92920ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif d'analyse politique

ISSN

1918-4662 (imprimé)

1918-4670 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Boveiri, K. (2020). Compte rendu de [Marcos Ancelovici, Pierre Mouterde, Stéphane Chalifour et Judith Trudeau, *Une gauche en commun : dialogue sur l'anarchisme et le socialisme*, Montréal, Écosociété, 2019]. *Nouveaux Cahiers du socialisme*, (23), 220–222.

Tous droits réservés © Collectif d'analyse politique, 2020

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

imbécile! »). En refusant « d'abandonner le terrain de la souveraineté au nationalisme », elle pourra alors s'attaquer à la source du problème en pleine connaissance de sa vraie nature.

Marcos Ancelovici, Pierre Mouterde,
Stéphane Chalifour et Judith Trudeau

Une gauche en commun : dialogue sur l'anarchisme et le socialisme

Montréal, Écosociété, 2019

Kaveh Boveiri

Ce livre vise à répondre à la question : « Que faire ? » Il offre une réponse dont la thèse principale est déjà explicite dans le titre : il faut avoir *une gauche en commun*, et l'atteinte de ce but nécessite *un dialogue sur l'anarchisme et le socialisme*. Bien que cette question soit universelle pour la gauche, la réponse concerne spécifiquement les gens de gauche au Québec. De plus, cette réponse reconnaît une double crise : à l'égard de la conjoncture présente et aussi à l'égard de notre positionnement face à cette conjoncture.

Admettons avec les auteurs Marcos Ancelovici et Pierre Mouterde – dont l'échange est dirigé par Stéphane Chalifour et Judith Trudeau – que nous nous trouvons dans une société « dominée par les seules logiques du profit capitaliste, où le sens se dilue de plus en plus, se perd littéralement » (p. 96). En l'absence des modèles communistes, sociaux-démocrates ou de type national populaire, « les projets politiques de la gauche sont en crise, en panne, en perte de crédibilité » (p. 123). Nous vivons une « véritable crise d'identité collective » (p. 148). Nous sommes ainsi « orphelins de ce qui dans le passé nous tenait ensemble ».

Si elles appartiennent au socialisme et à l'anarchisme, les positions de ces deux auteurs qui dialoguent ne sont pas orthodoxes, car ceux-ci présentent des critiques sérieuses à l'égard de ces deux courants. Pierre Mouterde critique la gauche putschiste, la gauche appuyant un parti d'avant-garde, mais aussi Québec solidaire. Marcos Ancelovici, à son tour, avoue que la réalisation de l'anarchisme semble impossible et critique aussi ce mouvement pour n'avoir jamais « réussi à former un bloc, un

niveau de mobilisation suffisamment large et solide, pour maintenir le processus de transformation sociale dans le temps » (p. 181).

Les auteurs partagent plusieurs points communs dans leur discours : l'importance de la justice sociale, de l'émancipation et de l'égalité. Ils admettent la nécessité de trouver un nouveau récit, un langage mobilisateur et rassembleur. Ils semblent se méfier du « vernis civique » (p. 119) de l'inclusion, principalement constitutive et superficielle, si populaire aux États-Unis. Cela dit, bien que le dialogue se passe entre deux camarades au sein de la grande famille de gauche, les différences entre eux restent visibles. Pour bien installer ces différences, prenons schématiquement trois fronts de la lutte sociale : la lutte électorale, la lutte de la classe ouvrière (qui se concentre majoritairement sur les enjeux en milieu de travail) et, dans la troisième catégorie, les luttes des femmes, celles de l'environnement, les luttes identitaires, etc.

Un point de vue, celui de Mouterde, voit la lutte électorale comme étant la plus déterminante. L'importance attribuée aux lieux électoraux et à l'État-nation relève du fait que ces lieux « dictent des formes des luttes particulières » (p. 44). Il faut donc prendre et exercer le pouvoir, et les voir comme deux volets entrelacés sans présupposer que le résultat soit « synonyme d'un pouvoir pervers et autoritaire » (p. 58). Ceci n'entraîne pas pour autant qu'on ne peut pas ou qu'on ne doit pas soutenir d'autres mobilisations sociales. Cela veut plutôt dire que, pour résoudre le problème global, il faut admettre que seul le front électoral, compris comme la création simultanée du parti-mouvement, peut donner une orientation à long terme à d'autres catégories de lutte. Il souligne, en outre, la situation comme un réel qui s'impose à notre activité et une totalité qui lie ces différents volets. Seulement ainsi peut-on « transformer nos luttes en victoires » (p. 86). Selon cette lecture, nous sommes sans boussole : il faut la créer. Elle est source d'espoir, mais aussi d'optimisme pour changer le monde.

Le point de vue anarchiste (ou plutôt « libertaire » pour éviter le biais idéologique que porte le terme anarchiste) soutenu par Ancelovici, au contraire du courant anarchiste généralement compris, avoue la « nécessité de construire un pouvoir constituant » (p. 83) et trouve positive la participation des membres anarchistes dans le parlement dans la mesure où le résultat n'est pas la subordination des mouvements « aux logiques institutionnelles » (p. 45). Au contraire, ces dernières doivent rester subordonnées aux mouvements. Les rôles des assemblées, des coopératives et des pratiques communautaires et solidaires sont soulignés ici. Il rejette l'insistance sur le « réel » imposant, mais aussi sur la totalité sous-jacente. Ce point de vue insiste au contraire sur les deux autres catégories de lutte présentées ci-haut, particulièrement la troisième (environnement, femmes, etc.). Pour lui, la boussole est l'idée de l'anarchie comme une forme d'organisation « antihierarchique, antiautoritaire et radicalement égalitaire » (p. 56). Il nie l'importance de l'État-nation : ce n'est pas de l'oxygène, après tout (p. 108). La perspective intersectionnelle, si elle évite de mettre la lutte de classe

à l'arrière-plan, est introduite comme ce qui peut unifier la gauche. Concernant l'éventualité d'un changement global, ici on est pessimiste en gardant quand même espoir.

Résultat d'années, même de décennies de penser et d'agir des auteurs, ce livre, au glossaire utile, propose une lecture gratifiante. Étant donné la nature de ce genre de texte, cet effort laisse toutefois en plan plusieurs volets qui gagneraient à être élaborés davantage. Cette lacune se présente sous deux axes : un plus théorique, l'autre plus pratique.

L'axe théorique comporte parfois des constats très profonds, mais sans élaboration suffisante. La phrase « Les moyens sont les fins et vice-versa » (p. 86) en est un exemple. Ceci est un constat très important, mais philosophiquement sophistiqué, qui devrait être clarifié pour en extraire les principes utiles à la mobilisation politique. Une référence, plus loin (p. 209), à la « coconstitution des moyens et des fins » n'y ajoute pas vraiment grand-chose. Un autre exemple est la reconnaissance de la nécessité de recréer « un signifiant vide » (p. 62, 78) pour assembler les différentes demandes. La nature de celui-ci reste encore vague : l'élaboration, entre autres, d'une clarification de la relation entre la forme et le contenu nous semble indispensable.

Sur l'axe plus pratique, concernant la notion de la révolution, ni Mouterde ni Ancelovici ne donne une réponse adéquate à cet enjeu ou à sa possibilité à notre époque. Le premier nous réfère à deux interprétations, ou plutôt reformulations, par Walter Benjamin et Daniel Bensaïd, ou à des phrases abstraites telles « réactualiser les possibilités » (p. 173) et préparer intellectuellement le terrain « comme les philosophes du XVIII^e siècle » (p. 183). Ancelovici, à son tour, s'engage longuement dans une clarification analytique de la notion de révolution et de différentes notions voisines, ainsi que de diverses stratégies liées à la révolution.

Prenons un autre exemple : « [Bien] que l'on ne puisse pas être révolutionnaire sans être radical, on peut parfaitement être radical sans être révolutionnaire » (p. 164). Ça semble aller de soi. Cependant, il faut préciser quel type de changement est visé par un tel positionnement radical, mais non révolutionnaire : réformiste, révolutionnaire, réformiste-révolutionnaire, ou *révolutionnaire*, comme suggéré par certains penseurs. Dans tous ces cas, la relation entre les postures nommées et la révolution a encore besoin d'élaboration. Cette lecture offre tout de même, pour finir, amplement matière à réflexion : elle incite à penser et agir davantage vers *une gauche en commun*.